

QUE TRAMENT les FILLETES ?

OCCUPATION ARTISTIQUE DE LA RUE
EN ATTENDANT LE TRAMWAY



LE PROJET

Jusqu'à l'été 2021, la Fabrique des Impossibles et les Grandes Personnes vous proposent de continuer à faire vivre la rue des Fillettes en mêlant écriture de journaux muraux, créations visuelles, collages sur panneaux, programmation artistique et événements festifs dès que possible !

Comme les activités de chacun, le projet a connu annulation et reports, mais nous travaillons à le faire vivre et à le relancer. Écrivez un roman-feuilleton participatif ; laissez-vous surprendre par des créations poétiques, visuelles et imaginatives. Au gré des événements en espace public, passantes et passants, habitantes et habitants, travailleuses et travailleurs, étudiantes et étudiants des alentours, participez à l'occupation de la rue des Fillettes !

DES TEMPS FORTS FESTIFS ET CONVIVIAUX D'OCCUPATION ARTISTIQUE DE L'ESPACE PUBLIC

Afin de favoriser la rencontre entre les habitants du territoire, usagers travailleurs, et de valoriser la rue comme un lieu convivial de proximité, la Fabrique des Impossibles coordonne plusieurs temps conviviaux, festifs et fédérateurs, sur les deux années.

ACTIVER LA RUE ET ANIMER L'ESPACE PUBLIC

Après l'avoir déserté si longtemps, retrouvons physiquement l'espace comme lieu de convivialité, d'échanges et de pause. Avec la création du journal de rue, les passants, habitants, salariés et étudiants sont invités à s'arrêter quelques instants, à observer la rue et à lire les extraits de romans publiés sur les panneaux installés ici et là. Grâce aux ateliers d'écriture, exprimez vos sentiments vis-à-vis du quartier.

AUJOURD'HUI C'EST À VOUS DE PARTICIPER !

Au cours de l'année 2019-2020 plusieurs ateliers d'écriture et temps forts ont eu lieu autour de la rue des Fillettes, avec la volonté de rassembler les habitants du quartier et de proposer un projet participatif ouvert à tous (VOIR PAGE 8).

LE MYSTÈRE DE L'OISEAU VOLÉ

**VÉRA ET LES FILLETES SE DEMANDENT SI L'OISEAU
DE DOISNEAU A ÉTÉ VOLÉ OU S'IL S'EST ENVOLÉ,
ET POURQUOI « LE CŒUR
DES FLEURS EST NOIR ».**

**La Plaine
ne serait
ni à Saint-
Denis ni à
Aubervilliers.**

LA CHEMINÉE A ARRÊTÉ DE FUMER

La construction la moins étonnante n'est pas l'école Doisneau-Casarès, dessinée par l'architecte primé Vincent Parreira, rue Cristino-Garcia. Elle a conservé une des rares cheminées d'usine du quartier qui en comportait une forêt. Comme un cageot ou une cage géante, elle est tout entière habillée de tasseaux, sculptés par endroits, dont Véra, le nez en l'air, admirait le travail, tout en s'inquiétant de voir la dentelle de bois déjà noircie par les intempéries. Le bois, c'est comme les vivants, il faut le soigner, sinon il s'abîme.

QUAND VÉRA RÊVE

Il faut dire que Véra est infirmière libérale, qu'elle se déplace pour soigner, panser, discuter, et que son métier lui ouvre bien des portes, dans bien des maisons et des appartements de la Plaine. Elle travaille en français et même en anglais, quand il s'agit de Nigériens ou de Sri-Lankais, comme tout récemment, aujourd'hui. Vive et énergique, elle a un rapport intense avec son quartier, elle suit ses initiatives culturelles et ses métamorphoses, de la médiathèque Paul-Éluard à la Maison pour tous Henri-Roser et ailleurs. Elle connaît les gens de l'association Mémoire vivante de la Plaine et ceux de la Société d'Histoire d'Aubervilliers, et parfois elle rêve du passé du quartier, sans le secours des cailloux hallucinatoires qui se vendent du côté de la porte de La Chapelle et qu'on appelle crack. La matière ne manque pas, de la foire médiévale du Landit, avec ses écoliers, ses chevaliers et ses truands, aux anciens abattoirs de la Villette... Comment ne pas les évoquer pour expliquer son cauchemar surréaliste de la veille, une procession d'hommes à la queue leu leu qui portaient chacun sur l'épaule une tête de cheval coupée.

TROIS FILLETES REGARDENT LE CIEL. Elle reconnaît soudain sur le trottoir trois fillettes qui semblent interloquées, et qui regardent le sol

puis le ciel, le ciel puis le sol. La plus petite devait être à la maternelle, l'aînée en cours élémentaire, Véra les a croisées à la médiathèque et a discuté avec leur maman, Sissé, venue de la région de Kayes au Mali. Elles s'appellent Dariatou, Myriam et Wagui, belles, pointues, à la fois timides et décidées, bref, des Parisiennes du XXI^e siècle, petites mais déjà bilingues, puisqu'elles parlent à la fois français et soninké.

INCIDENT À L'ÉCOLE

Ce qui les étonne, c'est une inscription énigmatique sur le sol, à la peinture blanche, qui énonce : « Le cœur des fleurs est noir », et puis un incident à l'école, la disparition, le vol peut-être d'un des oiseaux de la cage d'une classe, qu'elles décrivent comme étant « marron, mais de toutes les couleurs ». Véra interroge un garçon qui passe avec sa maman pour obtenir davantage de précisions, mais il prétend s'appeler Hulk et refuse de répondre. Peut-être est-il en colère.

Quelle main a bien pu dérober un oiseau à l'école ? Une main secourable désireuse de le libérer ou une main voleuse ?

POURQUOI NOIR ?

Véra a un peu de temps avant son prochain rendez-vous : « Mes patients sont patients, mais il ne faut pas les faire patienter trop. » Hop, un arrêt goûter, Oreo pour Myriam, de petits sandwiches noirs circulaires fourrés d'une crème inidentifiable, brownies pour Wagui et Dariatou, puis direction les arbres, à la recherche de l'oiseau. Premier arrêt, rue Gaétan-Lamy, une toute petite friche abandonnée, puis le nouveau square Roser. Beaucoup des arbres restent petits et maigres, encore trop

jeunes pour dissimuler un oiseau. Mais « Le cœur des fleurs est noir », qu'est-ce que ça veut dire ? Une allusion au charbon qui a joué un rôle si important dans l'histoire de la ville, qui faisait circuler les trains de marchandises entre ses usines et ses entrepôts ?

**Le cœur
des fleurs
est noir**



LE DRÔLE D'OISEAU DE LAURA MARX

À vrai dire, se dit Véra, il y a peu de chance de retrouver cet oiseau « marron et multicolore », d'autant plus qu'il n'a pas semé de petits cailloux derrière lui pour permettre de le suivre. Ce serait plus commode avec une photographie à montrer, ou au moins le nom de l'espèce, mais la promenade avec les fillettes est plaisante. L'errance ornithologique les emmène ensuite rue Paul-Lafargue. L'homme est devenu le gendre de Karl Marx en épousant sa fille Laura, il est aussi l'auteur du *Droit à la paresse* : tout a une histoire, tout est une histoire.

LES TROIS FILLETES ET LA MAISON À VOILE

En remontant un peu la rue du Landy, la nouvelle friche potagère de Landykadi, plantée d'une yourte, semblait offrir davantage de possibilités, mais un poulailler et quelques poules, deux ou trois moineaux qui s'envolent, sans plus. Un brin de conversation sur les oiseaux susceptibles d'être « marrons et multicolores », le pinson des arbres, peut-être, ou en plus gros, l'étourneau sansonnet.

La friche a poussé juste au coin avec la rue des Fillettes, derrière l'une des rares maisons anciennes du quartier, dont le côté, mis à nu par les démolitions, est habillé d'un bizarre voile blanc fasyant. Envisage-t-elle de prendre le large elle aussi ? De naviguer jusqu'au canal, puis jusqu'à la mer ?

AVEVENTURES ET AVEUX RUE DES FILLETES

Toujours accompagnée de Dariatou, Myriam et Wagui, Véra s'aventure dans la rue des Fillettes. Ses compagnes de promenade la connaissent, parce qu'elles vont parfois manger avec leur maman à la cantine du foyer qui sert des plats africains. Dariatou, avare de confiance, avoue cependant qu'elle aimerait apprendre à faire à manger. Véra leur demande si elles sont déjà allées au Mali.

— Non !
— Et vous avez envie d'y aller en visite ?
— Non ! répond Myriam, fermement.
La rue des Fillettes est très ancienne, la preuve, elle existe de part et d'autre du boulevard périphérique qui est venu la couper. Véra se souvient des hypothèses sur l'origine de son nom, les filles qui vendaient leur charme au bord de la foire du Landit ou bien les religieuses dont les processions passaient par là...

Elle se rend compte qu'elle l'emprunte avec trois fillettes, et cela lui rappelle une discussion ancienne avec un étudiant de lettres et amoureux, aussi débutant qu'enthousiaste dans ces deux disciplines, sur la remotivation du signe. Il n'y a pas de raison au nom que porte quelque chose, une fleur ou une rue, mais on peut jouer à en trouver. Elle est en train de remotiver le nom de la rue des Fillettes. Une nuée de moineaux s'élève d'une rangée de buddleias grimpés par-dessus un mur ; les arbres à papillon sont un peu brunis par les premières pluies d'automne, mais toujours pas d'oiseau marron multicolore. Plus de mécanique sauvage que de vie animale.

OÙ APPARAÎT UNE MÉDUSE

Le téléphone de Véra sonne ; ça y est, un patient a besoin d'elle. Juste le temps de raccompagner les fillettes rue du Landy, en faisant le tour par la rue de Saint-Gobain, une affaire d'usine sûrement. Elle y croise un ancien patient un peu spécial qui lui adresse un énigmatique :

— Je ne vois plus le jour.
Est-ce qu'il travaille de nuit ? Il conclut par un :
— Attention à la méduse !
Comme il n'y a pas de méduse dans les eaux du canal, faut-il en conclure à l'existence d'une femme aux che-

veux de serpents quelque part dans les environs ? C'est peu vraisemblable, mais on ne peut en jurer : tout est possible dans la Plaine, ça fait partie de son charme. Un jour, Véra a vu un vieux tracteur Vendeuvre garé rue Waldeck-Rochet. Il semblait tout droit sorti des années 1930.

CHRONIQUE DES MERVEILLES DU QUOTIDIEN

Près du canal, il y a de l'air et de la lumière, une vague impression d'être au bord de la mer, malgré la circulation automobile. La plus petite, Dariatou,

pousse un cri et montre quelque chose du doigt. En effet une étincelle colorée vole au-dessus du canal vers un peuplier d'Italie encore bien vert. L'oiseau marron multicolore ? Alors, il aurait été libéré plus que volé ? Véra prend une note dans le cale-

pin à l'ancienne qu'elle porte dans une poche intérieure, où elle tient la chronique des petites merveilles du quotidien. La dernière portion du quai paraît longue aux petites jambes. Et elle laisse les fillettes au croisement avec la rue du Landy, où elles retrouveront aisément leur chemin. Mais une interroga-

tion lancinante persiste : pourquoi et comment « le cœur des fleurs est noir » ?



L'ENVOL DES DAMES D'AUBERVILLIERS

ET SI L'ON PARTAIT
SOUDAIN EN VOYAGE,
TOUTES ENSEMBLE ?



En novembre, les jours sont courts, le temps maussade et pluvieux, et on a souvent moins de courage. Certes, à Aubervilliers, on est entouré par des voisins, des amis qui savent se montrer solidaires et chaleureux, la ville propose de nombreuses activités ; elle offre par endroits des jardins, une vue dégagée sur le ciel ou sur les eaux du canal, des transports nombreux. On peut se promener au Millénium, aller nager à la piscine...

CIELS DE NOVEMBRE

Mais en hiver les couleurs pâlissent. Les soucis s'accumulent : à la poste, à la sécurité sociale, à la caisse d'allocations familiales, il y a trop de monde, et pas assez de personnes à l'accueil. L'attente est longue et fatigante, au point qu'un jour une dame aurait accouché dans les locaux de la CAF. Un autre jour, à l'école, le petit a été mis au fond de la classe parce qu'il ne connaissait pas bien le français. Les chiens sans laisse, les voitures mal garées ou trop rapides inquiètent les mamans.

ACCENT CIRCONFLEXE

Malgré la grisaille, nombreuses sont les femmes qui se réunissent à partir de 10 heures au cours de français animé par Clémence, à la Maison pour tous Henri-Roser, rue Gaëtan-Lamy. Femmes au foyer ou femmes de ménage pour la plupart, dames d'Aubervilliers, elles prennent sur leur activité et sur leur fatigue, et se retrouvent, parlent, répètent, écrivent. Elles s'appellent peut-être Andrea ou Stefany, Hadia ou Ghizlane (prononcé Rhizlane), Sali, Nagwa, Benoit ou Rong Xiu, Zohra, Hema ou Sumi (prononcé Choumi), Michelle ou Nassala. Aujourd'hui le cours discute de ce bizarre accent circonflexe français, petit chapeau pointu qui ne note pas une inflexion sonore particulière, mais marque souvent un fantôme de « S » depuis longtemps disparu mais dont on aurait voulu garder la trace, comme dans « ile » qui devait jadis s'écrire « isle ». De là, on dérive vers la différence vitale entre « poison » et « poisson », encore une affaire de « S ».

ÂMES ERRANTES

Et puis tout à coup, on entend un choc contre la baie vitrée, comme un cail-lou qui l'aurait frappée. C'est un petit oiseau qui, lui aussi, semble avoir été pris par le découragement hivernal, et s'est assommé contre le verre qu'il n'a pas vu. Quelque chose dans son aspect et dans son inadaptation laisse penser que ce n'est pas un oiseau sauvage, mais un oiseau libéré abruptement d'une cage. Ses plumes sont ébouriffées, sa couleur incertaine, mais on le ramasse, l'emballer dans une écharpe. Une dame pense que c'est un canari. Il est perdu, pas à sa place, et l'on compatit, parce que l'on se sent aussi parfois perdu et déplacé. Michelle se souvient que quelqu'un lui a dit que les oiseaux égarés sont des âmes errantes qu'il faut nourrir, ou des messagers du monde invisible, elle ne sait plus. Zohra se demande quelle religion raconte une chose pareille, certainement pas la sienne. En tout cas, on trouve une cage, des graines pour l'oiseau.

VENT DE RÉBELLION

Et soudain, un mouvement de rébellion contre l'hiver, les ennuis et la grisaille parcourt le groupe de femmes, comme un coup de vent agite les arbres. Il y a l'envie d'une histoire de partage, mais sans limites. L'une d'entre elles lance l'idée de louer un car pour partir ensemble, entre femmes, apprendre à mieux se connaître, reconduire l'oiseau perdu dans un paysage plus clément, et la destination s'impose, ces îles Canaries, au large du Maroc, dont on dit qu'elles ne connaissent pas l'hiver.

La question du financement est épineuse, combien de ventes de plats cuisinés ou de gâteaux organiser, quelles subventions demander, quel mécénat solliciter ? Il y a aussi les problèmes des maris et des enfants, des congés à poser.

Mais l'énergie déployée les résout, et bientôt, on discute itinéraire : Tours, Bordeaux, Valladolid, Salamanque, Séville, Cadix, puis le ferry et l'île de la Gomera, deux ou trois jours de route, deux jours de bateau, deux ou trois jours de séjour, et le retour.

RÊVE D'ÎLES

Par économie, on emporte des piqueniques variés, inspirés par des gastronomies très diverses. Un plat d'une sorte d'épinards ressemble un peu à une bouse de vache et ne recueille pas tous les suffrages. Les villes défilent, parfois brumeuses, parfois brillantes de pluies qui viennent de les laver. On chante dans plusieurs langues, on raconte des blagues. Le voyage en rappelle d'autres, sur les petites routes de la Colombie ou vers le Maroc. À l'étape, on boit du café. L'oiseau requinqué a retrouvé des couleurs et il siffle dans le car. Pendant le voyage, les passagères ont le temps de rêver aux îles : îles aux nombreux arbres, îles des pêcheurs et des poissons, îles bleues sous le ciel bleu, îles hantées d'oiseaux blancs, îles hérissées de palmiers, îles aux nombreux canots, îles aux cabanes, îles de chou-fleur, îles de Blaise Cendrars, îles que je regarde, îles et je suis au bord de la mer, îles nouvelles,

îles à la nage, îles avec ma fille, îles où je peux danser...

LIBERTÉ

Avec la fatigue de la route et de la navigation, la découverte de La Gomera ressemble aussi à un rêve. L'hiver est resté derrière. La forêt primaire de lauriers sur les pentes de

la montagne dégage un parfum entêtant, et les oiseaux sifflent et vrissent. Dans sa cage, le serin d'Aubervilliers s'agite. Après une ascension fatigante, le ragoût de cabri aux patates en croûte de sel, le flan au miel de palme sont une merveille.

Le guide explique que les anciens habitants de l'île étaient des Berbères, comme les Kabyles ou les Chleuhs, et qu'ils ont légué aux insulaires le *silbo*, un langage sifflé qui permet de communiquer d'un versant à l'autre. Et il se lance dans une improvisation remarquable qui ferait croire à l'existence d'hommes-oiseaux. Le serin d'Aubervilliers n'hésite pas un instant à s'élancer hors de la cage, et à filer entre les frondaisons, affamé de liberté.

ET RETOUR

On plaisante sur la possibilité de poursuivre indéfiniment le voyage, jusqu'à la côte marocaine, puis par l'Algérie, la Tunisie, jusqu'en Égypte, voir les pyramides et le Sphinx, voir la mer Rouge, mais leur vie les attend, là-bas, au-delà, à Aubervilliers. On prend une photo de groupe, avec à l'arrière-plan la montagne, et ses rochers déchiquetés, les petites maisons colorées et la mer, pour se souvenir. 🐦



RÉAPPARITION DES INVISIBLES

Véra, infirmière libérale du quartier de la Plaine, a rendez-vous un dimanche soir au restaurant le « Roi du couscous », dans la rue du Landy. Elle y retrouve une fois par mois un ami, Mehdi, employé de la Poste, et une amie, Françoise, professeure à la retraite, pour discuter des merveilles du quotidien, des petits miracles étonnants des jours ordinaires.

LA VILLE DANS LE NOIR

Comme tout le quartier, la rue du Landy est curieusement obscure. Il semblerait que des ampoules de réverbère, des néons d'enseignes, des bulbes, des LED et même des lampes de phares de voiture disparaissent régulièrement de l'espace public. L'extinction temporaire des réverbères et autres luminaires a fait ressurgir des étoiles et des constellations que l'on avait perdu l'habitude de voir, mais les trottoirs, les plots et les nids-de-poule sèment des embûches, en particulier quand on a la vue qui baisse. Des gouffres d'obscurité inquiétants s'ouvrent çà et là, et de vieilles peurs remontent. Mais Véra réussit enfin à atteindre le restaurant et s'assoit avec Mehdi et Françoise.

JEU DOMINICAL

Le jeu dominical de Mehdi, Françoise et Véra, moins tonitruant que les réunions de l'Internationale lettriste, passe d'abord par la dégustation de couscous et de harissa, jusqu'à se trouver légèrement essoufflé et le front emperlé de sueur, puis par la discussion d'énigmes qu'ils se sont posées le mois précédent. Le mois prochain, ils parleront de la disparition et de la réapparition de treize dames du cours de français de la maison Henri-Roser. Pour l'instant, ils s'étonnent de l'obscurité qui règne dans les rues, et ils essaient de trouver une solution réelle ou imaginaire à la question que pose un graffiti qui a fleuri dans les rues d'Aubervilliers et de Saint-Denis : « Le cœur des fleurs est noir ».

MÉCISLAS GOLBERG

Françoise a travaillé avec tout le sérieux d'une ancienne de l'Éducation nationale. Pour elle, la phrase « Le cœur des fleurs est noir » apparaît originellement dans un numéro de 1908 des *Cahiers mensuels* de Mécislas Golberg, sous la plume de Francis Carco, qui décrit des pavots : « Et le cœur des fleurs est noir : la collerette des pistils l'encercler. C'est un noir d'encre de Chine sur un glacié de sang frais. » Mais plus qu'à Carco, Françoise s'est intéressée à Golberg.

SUR LE TRIMARD

En 1908, l'écrivain anarchiste Mécislas Golberg est mort de la tuberculose depuis quelques mois déjà, mais ses amis veulent perpétuer son souvenir. « Étranger, laid, malade, s'exprimant en français avec un affreux accent, pauvre, malhabile » écrit à son propos un historien. Passionné et fiévreux, Golberg a connu le chômage et la rue, à Paris et à Londres, il a écrit et publié une revue éphémère intitulée *Sur le trimard*, organe des sans-travail. Sa grande idée, très minoritaire, c'est que la classe vraiment révolutionnaire, c'est celle des « inclassables, des sans-état, vivant mal de petits métiers : marchands de lacets, marchands de papier d'Arménie, marchands de buis béni le jour des Rameaux, ouvriers de portières etc. » Conclusion de Françoise, le graffiti est un hommage aux chômeurs, aux sans-logis, aux invisibles, qui malgré le désir de Golberg n'ont jamais vraiment réussi à se fédérer et à se hisser au premier plan, et restent dans l'ombre des villes.

VIVRE DANS L'EXTRAORDINAIRE

Mehdi remercie Françoise d'avoir ressuscité la figure douloureuse de Mécislas Golberg, mais son analyse est entièrement différente. Pour lui, « Le cœur des fleurs est noir » est un vers du



poète belge Jean-Claude Pirotte, extrait du poème « Arrière-été », publié dans le recueil *Ajoie* en 2012. Longtemps fugitif de la justice, Pirotte a déclaré : « Les magistrats qui m'ont condamné m'ont accordé une forme de bonheur. Celui de vivre dans l'extraordinaire. » Son poème paraît d'abord assez sombre : « le disque du soleil » échappe au discobole « le cœur des fleurs est noir » et plus rien n'est réel

DITES, EST-CE QUE VOUS ME

VOYEZ ? LÀ, À L'INSTANT ?

OU EST-CE QUE JE SUIS INVISIBLE ?

Mehdi suppose que l'auteur du graffiti ne connaît que cette strophe, et qu'il est coincé dans un monde sans lumière, sous un ciel à la fois vide et obscur dont le soleil s'est absenté. Mieux qu'une analyse, il propose un remède à cette angoisse : répondre à chaque fois au graffiti par les derniers vers du poème, chargés de davantage d'espoir :

« et pourtant son sourire

« vient à travers les ronces

« et les pièges du temps

Ainsi, le graffiteur sera libéré du cachot dans lequel l'ignorance du reste du poème l'a enfermé, et pourra s'échapper et filer, libre comme Pirotte.

LE FIN MOT DE L'ÉNIGME

Véra promet de lire du Golberg et du Pirotte, mais elle explique avec un sourire malin et lumineux qu'elle connaît le fin mot des deux énigmes. Et l'intuition de Françoise et Mehdi les a conduits pas loin de la vérité. Il y a quelques jours, on a appelé Véra pour soigner une cheville foulée, dans une ancienne boutique murée et plus ou moins transformée en logement de la rue Cristino-Garcia, pas loin du Hogar des Espagnols. Elle ne précise pas le numéro de la rue, pour une raison que tout le monde comprendra.

LA FORÊT ÉLECTRIQUE

À l'intérieur, dans l'unique pièce, pas de lumière naturelle, mais des bosquets de lampes, des arbres lumineux et des buissons à incandescence, une véritable forêt d'ampoules, de globes, de tubes, de lustres, de fausses bougies électriques, toute flamboyante. Le jeune homme qui habite là a avoué sans difficulté qu'il s'est tordu la cheville en glissant d'un réverbère où il était monté pour voler une ampoule. Véra lui a demandé pourquoi il se livre à cette activité aussi dangereuse qu'illégale, et il a expliqué qu'il a un problème. Il navigue entre deux cultures, entre deux couleurs de peau, entre deux identités, entre deux métiers, entre deux périodes de sa vie, et à cause de cela, personne ne le voit, et il a l'impression d'être tout à fait invisible... Cela assombrit sa perception du monde. Pour lui, même « le cœur des fleurs est noir ». Alors il graffite cette phrase, et vole des ampoules, pour s'éclairer au maximum et

être sûr de ne pas disparaître complètement. Véra l'a assuré que l'œuvre qu'il a réalisée en entassant ces luminaires était belle et étonnante et lui a conseillé de la faire visiter, sans savoir si ça l'aiderait à se dégager de son sentiment d'invisibilité.

La suite au prochain épisode.

A VOUS DE PARTICIPER !

VOIR PAGE 8



MONICA MIROS, MEXICO

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine

QUE TRAMENT LES FILLETES ?

LES MURS OUVERTS DE L'AMÉRIQUE LATINE



© Catalina Cabrera



© Catalina Cabrera

PETITES-FILLES ET ARRIÈRE-PETITES-FILLES DES MURALISTES MOCHICAS, INCAS, AZTÈQUES, FILLES DE FRIDA KAHLO ET DE DIEGO DE RIVERA, HÉRITIÈRES DES BRIGADES MURALISTES CHILIENNES



© Catalina Cabrera



© Catalina Cabrera

Pour présenter le mouvement muraliste sud-américain, nous avons décidé de faire une analyse assez simple de ce qui se réalise dans les rues de notre continent : qui sont ceux qui sortent exposer leur art ? Que peignent-ils et d'où vient leur inspiration ? Les murs continuent à raconter l'histoire des luttes collectives et quotidiennes, et l'on y retrouve les influences des grands artistes et militants de notre passé. L'art muraliste latino-américain est toujours une manifestation populaire et démocratique, une revendication ethnique, politique et sociale. Mais au sein de ce mouvement, nous souhaitons porter l'accent sur le discours d'une minorité contemporaine qui, peu à peu, a réussi à se faire une place dans les rues de nos villes, avec une esthétique assez homogène, malgré toutes les différences culturelles. Nous voulons parler des femmes muralistes. Dans leurs œuvres, s'exprime un discours collectif qui revendique une culture de la paix liée à

l'environnement, un engagement pour la déconstruction du patriarcat qui continue à marquer notre quotidien. Leur processus de création implique la communauté dans la conception de ses œuvres. Les murs ont été peints avec une force très intuitive, dans l'urgence de s'approprier l'espace public pour donner de la visibilité à l'univers féminin. Ces artistes latino-américaines n'obéissent pas forcément aux règles académiques, mais elles déploient une sensibilité qui explose de couleurs et, la plupart du temps, elles empruntent au vocabulaire de l'art naïf, peut-être parce que cette simplification du contenu leur permet de démocratiser leur démarche artistique.

Peindre dans la rue est un acte politique en soi, et surtout un geste de guérison, puisqu'il contribue à la reconquête et la réappropriation de l'espace public, et permet au travers de chacune des interventions de créer des liens positifs dans la communauté. Petites-filles et arrière-petites-filles des muralistes mochicas, incas, aztèques, filles de Frida Kahlo et de Diego de Rivera, héritières des brigades muralistes chiliennes, les artistes que nous évoquerons sont investies par toute la puissance de l'iconographie ancestrale de leurs peuples, et par les couleurs explosives de la nature luxuriante de notre continent ; ce sont des militantes subtiles et poétiques de la transformation de la société.



EVA BRACAMONTES, PERÚ



© Catalina Cabrera

CATALINA CABRERA, CHILI



© Catalina Cabrera



© Catalina Cabrera



MONICA MIROS, MEXICO

© Catalina Cabrera



EVA BRACAMONTES, PERÚ

© Catalina Cabrera



© Catalina Cabrera

QUE TRAMENT les FILLETES ?

Pourquoi un Roman FEUILLETON ?

Le roman-feuilleton est inspiré par les grands romans illustrés du XIX^e et du début du XX^e siècle, dont l'écriture propose une passerelle entre les recherches stylistiques les plus exigeantes et des formes plus populaires. La charte d'écriture suggère un personnage récurrent, figure caractéristique du genre feuilletonnant, qui sera une femme ou une fille, choix qui nous est venu naturellement, à cause du nom de la rue et de la question des femmes dans l'espace public.

La nécessité d'ancrer le récit dans le quartier (sans s'interdire des excursions vers des destinations aussi lointaines qu'on le voudra) vous offre de belles possibilités.

ALORS À VOUS D'ÉCRIRE !



COMMENT PARTICIPER ?

VOS IDÉES, IMAGES, TEXTES ET POÈMES SONT LES BIENVENUS.

Pour continuer à faire vivre malgré les circonstances le feuilleton participatif du projet Que trament les fillettes, vous êtes invités à participer à l'atelier d'écriture virtuel de la rue des Fillettes, qui passe entre Aubervilliers et Saint-Denis, soit en rejoignant le groupe Facebook, soit en envoyant vos contributions par courrier électronique.

Facebook : Que trament les Fillettes ?

Par mail : quetramentlesfillettes@gmail.com

Un mot, une phrase, un paragraphe, une photo, toute participation sera la bienvenue !

Vous pouvez vous inspirer de la phrase suivante ou nous livrer ce qui vous inspire autour de votre quartier.

« Il y a dans mon immeuble une porte que je n'avais jamais remarquée jusque-là. »

Une synthèse des propositions sera affichée dans la rue, dès que possible, à travers un nouvel épisode du roman feuilleton !



Que trament les fillettes ? est un projet collaboratif lancé en 2019 autour de la rue des Fillettes porté par le collectif Les Grandes Personnes et La Fabrique des Impossibles.

Une initiative de Plaine Commune, Territoire de la culture et de la création, en lien avec les villes de Saint-Denis et d'Aubervilliers.

CULTURELAVILLE

la fabrique
des impossibles



Saint
Denis

AUBERVILLIERS

plaine
commune
GRAND PARIS